

Recherches sociographiques



Peter C. NEWMAN, *La Baie d'Hudson. La compagnie des aventuriers*

Toby Morantz

Volume 27, numéro 2, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056216ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056216ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morantz, T. (1986). Compte rendu de [Peter C. NEWMAN, *La Baie d'Hudson. La compagnie des aventuriers*]. *Recherches sociographiques*, 27(2), 317–318.
<https://doi.org/10.7202/056216ar>

période « héroïque ». Je dirais alors qu'il était temps que des spécialistes viennent ainsi compléter le tableau du vécu colonial. J'apprécierais aussi la contribution de tels ouvrages, qui me forcent à revoir les sources et à mesurer plus adéquatement l'incompréhension fondamentale qui brouillait toutes les relations entre les mondes culturels en présence. J'essayerais peut-être de mieux évaluer le rôle des trafiquants mobiles de cette période et je dirais que la « nouvelle histoire » va justement dans le sens de cette histoire sociale et de cette histoire des réseaux interactifs. Cependant, je soulignerais que l'image des historiens qui se dégage de ces lectures et qui s'applique à ceux des générations anciennes n'est plus nécessairement superposable à celle des historiens actuels et qu'il ne faut pas oublier que, dans ce renouveau de l'image coloniale, des gens comme Jennings, Axtell, Jaenen, Dickinson, Delage et plusieurs autres sont des historiens de formation. Si j'étais un historien plus traditionaliste, je répèterais peut-être cependant ce que Garakonhié disait un jour à un missionnaire :

« Mon frère, c'est une affaire d'importance que nous traitons présentement. Tu nous demandes des choses qu'il nous est bien rude de t'accorder ; car enfin n'est-il pas fâcheux de rompre tout d'un coup avec des habitudes où nous avons été nourris, de quitter absolument des choses dont nous sommes en possession dès le commencement du monde. » (*Relations des Jésuites*, 1670 : 44.)

Il fut baptisé, à Québec, par M^{gr} de Laval.

Norman CLERMONT

*Département d'anthropologie,
Université de Montréal.*

Peter C. NEWMAN, *La Baie d'Hudson. La compagnie des aventuriers*, (traduit de l'anglais par Francine de Lorimier), Montréal, L'Homme, 1985, 431p.

Peter Newman s'est proposé d'écrire, en plusieurs tomes, une histoire populaire de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ce premier tome prend comme point de départ le milieu du XVII^e siècle, pour s'étendre sur à peu près deux cents ans. Newman nous annonce dans son introduction qu'il veut axer son propos sur les « moments passionnants » et sur les « personnages attachants » qui donnent à l'histoire de la H.B.C. sa signification et son caractère « piquant ». Il sauterait aux yeux de quiconque a jamais étudié, même une petite partie de la masse de documents conservés dans les archives de la Compagnie de la baie d'Hudson, que l'histoire de celle-ci ne se résume pas aux exploits de quelques individus hardis. Une histoire de ce genre serait plus appropriée dans le cas des marchands de fourrures canadiens-français ou de la Compagnie du Nord-Ouest. Ce sont les aventuriers de la H.B.C. qui l'ont provoquée à se montrer plus audacieuse et à qui nous devons attribuer l'exploration du Canada de l'Ouest. Mais pour décrire avec plus d'exactitude la Compagnie de la baie d'Hudson à cette époque, il nous faudrait plutôt des termes évoquant le conservatisme, la confiance et la persévérance. En outre, le cadre géographique retenu par Newman est inutilement restreint, vu que l'ouvrage s'accroche à la côte Ouest de la baie James et de la baie d'Hudson. À l'époque où le récit s'achève, au milieu du XIX^e siècle, la compagnie avait des comptoirs *partout* : un coup d'œil sur la carte à la fin du livre suffit pour le constater. Newman pourrait alors se faire reprocher de « sommeiller en bordure d'une banquise », comme la H.B.C. à une période antérieure. Rares sont les occasions où il aborde l'intérieur du pays et les comptoirs dispersés d'Est en Ouest, pour nous montrer l'étendue du domaine de la compagnie et son impact sur les populations autochtones.

On sort de l'ouvrage avec l'impression d'une présence écrasante de quelques braves individus, alors que la compagnie, côté européen, s'est bâtie sur le courage et la persévérance de nombreux

anonymes qui l'ont servi dans des comptoirs isolés, et dans des conditions extrêmement difficiles. Côté indien, on ne trouve pas grand'chose. Newman justifie cette omission flagrante en faisant des Indiens les « fantômes de l'histoire du Canada », prétendant qu'ils « ne trouvaient pas de place dans les journaux » de la H.B.C. Ce n'est pas vrai. Si l'on se donne la peine de lire les entrées quotidiennes des journaux de comptoir, on découvre que les Indiens y étaient très présents — à titre de fournisseurs en vivres et en bois, de courriers, explorateurs, guides, voyageurs, navigateurs, hommes de métier et, bien sûr, producteurs de fourrures et d'autres articles négociables.

Il y a plein d'inexactitudes dans le livre mais la plus sérieuse est la représentation que se fait Newman des femmes autochtones. Tout en se référant à l'ouvrage de Sylvia Van Kirk, dont il ressort que les liaisons entre Indiennes et Européens aboutissaient généralement à des liens familiaux fidèles, il préfère s'étendre sur les « maîtresses », les « harems » et la « vie sexuelle » de certaines tribus. Avec sa référence, à la toute première page du premier chapitre, aux hommes de la compagnie qui « surnommaient plaisamment » les jeunes Indiennes leurs « *bits of brown* », Newman crée dans l'esprit du lecteur, dès l'abord de son récit, une impression pour le moins douteuse. Il a bien trouvé cette expression chez Van Kirk, mais celle-ci a pris soin de noter que le trait n'a été lancé qu'une fois par un seul marchand. D'ailleurs, le principal argument dans l'ouvrage de l'historienne est à l'effet que les préjugés raciaux n'ont pas montré leur vilaine face avant le milieu du XIX^e siècle.

L'utilisation irresponsable d'image et d'expressions (les hommes du comptoir *prenaient* des oies mais les Indiens *massacraient* le caribou) soulève le sérieux problème des histoires populaires écrites par les vedettes des médias, qui réussissent à atteindre leur public sans passer, préalablement à la publication, par les circuits critiques usuels et qui, de surcroît, font l'objet de vastes campagnes publicitaires. Les histoires populaires plus responsables — et il y en a bien des exemples — ne bénéficient jamais de ce genre de promotion et leur message atteint moins de personnes.

Il est clair que Newman a voulu écrire une histoire passionnante qui attirerait de larges couches du public, mais il est tout aussi clair que les événements entourant la Hudson's Bay lui ont paru manquer de piquant. Par conséquent, il a eu recours au récit anecdotique, mettant à profit les quelques individus hauts en verve et en couleur trouvés dans les archives. Il a tenté de rendre son récit plus saisissant en l'affublant d'un style fleuri (qui semble assez bien rendu dans la traduction française), mais, somme toute, il ne nous a pas livré un ouvrage intéressant. Son public habituel est composé en grande partie d'hommes d'affaires et on peut douter qu'ils trouveront ici de quoi maintenir leur intérêt tout au long des quatre cent trente et une pages. Le livre est bien illustré, avec cartes, tableaux et gravures du XVIII^e et du XIX^e siècles (les reproductions laissant toutefois quelque peu à désirer) et est accompagné de renseignements utiles en dix appendices, y compris une chronologie de l'exploration et des personnages majeurs, qui s'achève bizarrement en 1799, encore que le livre lui-même s'arrête abruptement dans les années 1850, avec la retraite, prématurée aussi, du héros (John Rae) d'une de ses anecdotes.

Toby MORANTZ

*Département d'anthropologie,
Université McGill.*

Pierre MEUNIER, *L'insurrection à Saint-Charles et le seigneur Debartzch*, Montréal, Fides, 1986.

Comme l'abbé Émile Dubois l'avait fait pour le Lac-des-Deux-Montagnes, le docteur Pierre Meunier a scruté avec soin le village de Saint-Charles et la biographie de son seigneur pendant les premières années du XIX^e siècle, en quête des causes de la rébellion qui transforma en paroisse stagnante ce village commercial jadis très prospère. Récusant toute prétention à faire œuvre